

Lire <Solitude>

重光 マリ子

Mariko SHIGEMITSU

Résumé

Dans <Solitude>, Mallarmé, tout en indiquant quelles sont les relations de “l’existence littéraire” “avec le monde”, fait remarquer ce qui est là “comme inconvenant” pour elle qui est “une” et “vraie”, et suggère la fréquentation que, pour elle, il considère comme convenable. Dans ce cas, il fonde cette opinion sur une de ses thèses qui veut qu’ “il n’y a que soi” comme source de la littérature. D’après cette thèse, “la solitude” doit constituer ce qui est nécessaire et indispensable à l’existence littéraire. En somme, Mallarmé insiste sur la nécessité de la solitude pour l’existence littéraire.

<Solitude> est le sixième des neuf morceaux réunis sous le titre *Grands faits divers* dans *Divagations*, recueil des écrits en prose de Mallarmé (1842-1898), publié en 1897. Ce morceau a paru d’abord sous le titre <Particularités> et constituant le dixième d’une série d’articles intitulée *Variations sur un sujet*, dans la *Revue Blanche* du mois de novembre 1895. Mallarmé a publié, sous le titre général *Variations sur un sujet*, des chroniques mensuelles dans la *Revue Blanche* au cours de l’année 1895. Et neuf mois plus tard, il a publié une onzième et dernière *variation sur un sujet*, *le Mystère dans les lettres*, dans la *Revue Blanche* du 1^{er} septembre.

Donc, si l’on tient à examiner <Solitude> sous tous ses aspects, il est essentiel de ne jamais négliger de considérer aussi le sens “particulier” que prend <Particularités> dans l’ensemble de *Variations sur un sujet*. Mais, ici, nous nous limiterons simplement à la comparaison des variantes entre les deux versions essentiellement pour aboutir à une meilleure compréhension du texte même de <Solitude>.

Il subsiste cependant un dernier problème : pourquoi Mallarmé a-t-il changé de titre et passé de <Particularités> à <Solitude>? Nous reviendrons à la fin sur cette question.

<Solitude> se compose de neuf paragraphes, tandis que <Particularités> n’en a que six, car le premier paragraphe de <Particularités> est divisé en quatre paragraphes dans <Solitude>. Toutefois, dans les deux cas, chaque paragraphe est divisé par un espace blanc ou “l’ingénuité du papier.” En général, les écrits en prose de *Divagations* ont tendance à être divisés en plus de paragraphes ou à comporter plus de blancs que leurs premières versions. Pour expliquer cette tendance, citons ici les mots mêmes de Mallarmé.

Raison des intervalles, ou blancs — que le long article ordinaire de revue, ou remplissage, indique, forcément, à l’oeil qui les prélève par endroits, cependant, quelques écailles d’intérêt pourquoi ne pas le restreindre à ces fragments obligatoires où miroite le sujet, puis simplement remplacer, par l’ingénuité du papier, les transitions, quelconques? ¹⁾

<Premier paragraphe>

L’existence littéraire, hors une, vraie, qui se passe à réveiller la présence, au dedans, des accords et

significations, a-t-elle lieu, avec le monde; que comme inconvenient — 2)

Mallarmé définit d'abord ainsi en quoi consiste essentiellement "l'existence littéraire." Et cet effort de clarification constitue en même temps une prémisse ou une base à partir de laquelle il va exposer son opinion dans cet article qui traite de diverses relations de "l'existence littéraire" "avec le monde".

Mallarmé explique ici très succinctement le travail littéraire : "réveiller la présence, au dedans, des accords et significations", car, selon Mallarmé, "tout âme est une mélodie, qu'il s'agit de renouer."³⁾ Autrement-dit, le travail littéraire consiste à renouer et évoquer "au dedans" cette "mélodie" par "l'intellectuelle parole à son apogée".⁴⁾

<Deuxième paragraphe>

Certainement je vise le Poète ne possédant pas d'intérêts quelque part, gratuité du produit ou dédain commercial; les deux, par un nœud simple. Le miracle assuré de ses jours ou un compromis selon de l'amertume, puisque tout devrait jaillir de l'assentiment et certifier, en durant, le luxe d'esprit contemporain, cela n'éclate que du manquement à la destinée, au moins, social; tirât-on, enfin, des subsides d'un hasard de fortune.⁵⁾

Ce paragraphe met en cause l'aspect économique de l'existence littéraire. Mallarmé affirme la "gratuité du produit" de l'esprit du "Poète" ou de l'œuvre d'art. En ce point, l'œuvre d'art diffère de la plupart des autres produits d'ordre général. Cette gratuité de l'œuvre d'art provient, pour ainsi dire, d'un principe qui veut que "tout devrait y jaillir de l'assentiment et certifier, en durant, le luxe d'esprit contemporain". Autrement dit, elle a essentiellement un caractère "public" à son origine (=l'assentiment) aussi bien qu'à sa finalité (=certifier le luxe de l'esprit contemporain), et elle fait partie, en fin de compte, d'une "richesse"⁶⁾ publique. C'est pourquoi Mallarmé insinue que la société néglige les esprits qui s'appliquent à la vocation même de la littérature: "Le miracle assuré de ses (=du littérateur) jours ou un compromis selon de l'amertume, ... cela n'éclate que du manquement à la destinée, au moins social." Les mots "un compromis selon de l'amertume" nous rappelleront que Mallarmé a été obligé d'exercer pendant 30 longues années le métier de professeur d'anglais, métier qui lui fut amer, pour gagner sa vie. Et ajoutons ici que, vers la fin de sa vie, il a eu l'idée de créer un "fonds littéraire"⁷⁾ pour aider les jeunes.

<Troisième paragraphe>

Ni le personnage n'éprouve grand goût pour les honneurs institués et spéciaux aux lettres.⁸⁾

La phrase qui dans <Particularités> correspond à ce paragraphe dit, au premier abord, le contraire de ce que l'on y trouve.

"... , tirât-il, enfin, des subsides d'un hasard de fortune, le personnage éprouve grand goût pour les honneurs institués et spéciaux aux lettres."⁹⁾

Cependant, ces mots dans <Particularités> sont ceux qui répondent, pour ainsi dire, à la comparaison entre "subsides" et "honneurs". Par conséquent, ils ne sont pas nécessairement en contradiction avec

ce paragraphe.

Tout de même, dans <Solitude>, Mallarmé exprime clairement son attitude négative à l'égard des "honneurs". Ce qui nous remettra en mémoire les mots d'introduction de <La gloire>.

"La Gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'applé par quelqu'un ainsi."¹⁰

<Quatrième paragraphe>

La familiarité de confrères, mène à constater qu'il en est — personne, dans une situation qui relève du génie, plus que partout et à meilleur droit, ne néglige de se croire l'exemplaire. Ridicule fondamental; aussi, latente évidence. Même entendre autrui, les devants pris, sommairement réduire l'art à sa conformation et à des dons, où exulte toute dissertation, entre plusieurs, technique, vaut-il de fréquenter, sinon par envie subite d'insinuer qu'il n'y a que soi et jouir du retrait poli de dénégations voilant leur stupide désespoir. Ce soin, alterné, reste le prétexte à société et échanges d'opinion : car je n'augure pas, non plus, qu'on se plaise inconsidérément et pour le bavardage, à livrer l'acquis particulier de combien d'échecs contre une réussite, elle suffit, c'est vrai, à l'armure debout de notre énigme : ni expliquer ou répandre des moyens, en vue d'une gloire moindre jamais que le mystère.¹¹

Comme nous l'avons dit plus haut, le premier paragraphe de <Particularités> inclut également ce paragraphe.

Dans ce paragraphe, Mallarmé discute de la signification de la "familiarité de confrères" avec une ironie très particulière. Il révèle le "ridicule fondamental" que "personne (...) ne néglige de se croire l'exemplaire" du "génie" et la vanité des "dissertation(s)" sur l'art qui sont déroulées avec enthousiasme, "dans une situation qui relève du génie, plus que partout et à meilleur droit", c'est-à-dire, dans la fréquentation des confrères en littérature.

Au fond de ces remarques, il est une foi mallarméenne dans le postulat qu'"il n'y a que soi", foi sur laquelle, pour ainsi dire, l'univers mallarméen se construit. Seulement, ce "soi" est soi comme le dit Mallarmé, "Divinité, qui jamais n'est que Soi".¹² Autrement-dit, c'est un soi universel et impersonnel. Donc, pour Mallarmé, comme tout prend sa source dans le "soi" et s'y réduit, toute opinion qui n'y puise pas sera nécessairement et fondamentalement ridicule et vaine.

Cependant, celui qui a bu de cette source ou bénéficié d'"une réussite," se gardera, justement pour cette raison, de bavarder "inconsidérément" sur ce qui doit rester secret. C'est ce que signifient les mots, "une réussite, elle suffit, c'est vrai, à l'armure debout de notre énigme".

Mais cela ne veut pas dire que, dans la vie réelle, Mallarmé était un poète qui s'est enfermé obstinément en lui, dans son avis personnel. Depuis qu'il a établi sa résidence à Paris en 1871, Mallarmé a élargi le cercle de ses relations. Et depuis environ 1877, il s'est mis à recevoir les invités chez lui, ce qu'on a appelé plus tard les célèbres "mardis". De toute façon, comme il dit dans une enquête, "moi, au fond, je suis un solitaire"¹³, il est certain que Mallarmé est un poète qui n'a pas oublié de maintenir une certaine distance vis à vis de ses confrères.

<Cinquième paragraphe>

Si bizarre initiative ne visite l'écrivain, qu'en un cas — où, par sa distraction poussée loin, écartez le jeu qu'il la compose, l'imprévoyant se soit laissé péremptoirement reconnaître de l'appellation de Maître puis

sortirait de rêves, en l'estimant murmurée avec sérieux devant lui et, élargissez le rire à crever cette farce, peut-être, une fois, ici — que ce touche un homme ponctuel et scrupuleux, obligé par convenances intérieures, plutôt que s'en dédire, de répondre avec l'énonciation, en effet, des quelques aperçus généraux, propres à des disciples. Comme si quiconque jeune, vis-à-vis d'un prédécesseur encore, ne gardait la fleur d'indépendance : une approche contient l'hommage, et la sécurité de hanter même région naît de mots évasifs dans une promenade à pas égal que persiste, entre ans différents, l'abord. Vieillard presque ou adolescent, on gagne, en réserve, ou respecte la saute inverse d'une époque à la suivante, comme marche le temps. L'enseignement contraint qui le donne, qui l'accepte, sauf une œuvre ; acte toujours intime. Ah ! la fête par exemple, rien ne la célèbre, en dehors et cette ivresse, la fusion de récents avec la lumière aînée — pas de devoir que produire un livre favorable à ces noces d'esprit, ou camarade acquiescement de poignées de main pensantes. Si l'immortalité présente la survie mais dans mille, le Poète, avec un délice de chanter, précisément ou d'élever la voix, en pureté, par-dessus les conversations directes applicables à un sujet : écoute-t-il de lui quelque écho, ne l'anticipe autre part que dans la crise subie, un laps, au commencement tout à fait de la jeunesse, par chaque génération — quand l'enfant près de finir jette un éblouissement et s'institue la vierge de l'un ou l'autre sexe. Hors les collègues, les murs, les formulaires et tout ce qui de parfait, officiellement servira : dans un cloître, mental, aux arceaux d'âge en âge, qu'illumine l'instant fugitif d'élus. Aujourd'hui avec ceux, déjà, le futur, arguer d'expérience par éclats doctoraux ; vanité ou si quelqu'un poussé à la circonstance, il montre le mépris d'une règle, souveraine — qu'on ne doit s'attarder même à l'éternel plus que l'occasion d'y puiser ; mais, je précise, atteindre tel style propre, autant qu'il faut pour illustrer un des aspects et ce filon de la langue : sitôt recommencer, autrement, en écolier quand le risque gagnait d'un pédant — ainsi déconcertant au haussement d'épaules la génuflexion par certains essayée et se sauvegardant multiple, impersonnel pourquoi pas anonyme, devant le geste de bras levés stupéfaits.¹⁴⁾

Ce paragraphe traite des relations entre “un prédécesseur” et “des disciples”. Mallarmé dit que c'est une “farce” que “l'écrivain”, “reconn(u) et honoré de l'appellation de Maître”, saisi d'un sentiment ridicule du devoir, s'oblige “à répondre avec l'énonciation, en effet, des quelques aperçus généraux, propres à des disciples”. Et ensuite, il exprime les raisons pour lesquelles il considère cela comme une farce.

D'abord, parce que les jeunes génies gardent chacun “la fleur d'indépendance.” Autrement dit, bien que jeunes ou plutôt étant jeunes, ils ont déjà un esprit d'indépendance et quelque chose de particulier ou d'original. Car “le Poète” n'“anticipe” “quelque écho” “de lui” “autre part que dans la crise subie, un laps, au commencement tout à fait de la jeunesse, par chaque génération”, d'ailleurs, “dans un cloître, mental, aux arceaux d'âge en âge, qu'illumine l'instant fugitif d'élus.” Donc, ce sera une “vanité” ou une imprévoyance d'un “vieillard presque”, s'il croit qu'il peut leur dispenser quelque indication directement “avec l'énonciation.”

Au reste, il y a là un danger de la transmission directe tel qu'il a été mentionné dans le paragraphe précédent. Ainsi, Mallarmé dit, “Vieillard presque ou adolescent, on gagne, en réserve.” parce que “l'enseignement contraint qui le donne, qui l'accepte, sauf une œuvre ; acte toujours intime”, c'est-à-dire, que “la fusion” véritable des “récents” avec leurs prédécesseurs n'a lieu qu'à travers “une œuvre” qui “célèbre” “la fête” ou “le prodige de Soi.”¹⁵⁾ Par conséquent, le “devoir” du littérateur consistera exclusivement à “produire un livre favorable à ces noces d'esprit”, non pas à être “ponctuel et

scrupuleux” à répondre “avec l’énonciation” à ceux, déjà, (représentant) le futur” ni à “arguer d’expérience par éclats doctoraux” avec eux.

Et Mallarmé présente enfin “une règle, souveraine” selon laquelle, dès qu’on a atteint “à l’éternel”, on doit “recommencer, autrement, en écolier”, sans s’y attarder, “se sauvegardant multiple, impersonnel pourquoi pas anonyme”. Cette règle correspond au principe mallarméen de l’écriture tel qu’il a indiqué lui-même dans la phrase suivante.

L’œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l’initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisés.¹⁶⁾

C’est-à-dire, plus l’œuvre est pure et géniale, plus elle est “impersonnifié(e)”, l’auteur étant réduit à l’anonymat.

Or, cette règle rend également insignifiante la séparation entre vieillard et jeune homme, tel que le suggère la phrase de Mallarmé dans la version de la *Revue Blanche*: “Chacun, vieillard presque et très juvénile, qui pourrait ne former qu’un mais je sépare”.¹⁷⁾ On est en même temps vieillard et jeune, ou plus, “multiple” surtout dans l’acte littéraire.

Alors, quelles étaient les relations réelles de Mallarmé avec les jeunes? Nous ne ferons ici qu’effleurer le sujet.

Dans les années 1880, ceux qui sont appelés <symbolistes> au sens étroit, Gustave Kahn (1859-1936), Jean Moréas (1856-1916), René Guill (1862-1925) etc, ont fréquenté les mardis de Mallarmé pour se rapprocher de lui, mais beaucoup d’eux bientôt lui ont troupé le dos sans avoir réussi à le comprendre, et plus, certains d’eux comme Adolph Retté (1863-1930) sont allés jusqu’à l’attaquer.

Pourtant, depuis l’an 1891, des poètes de la génération plus jeune, Valéry (1871-1945), Claudel (1868-1955), Pierre Louÿs (1875-1926), Gide (1864-1951) etc, seront les habitués des mardis. Et Mallarmé, à qui les symbolistes ont fait éprouver une déception profonde, reporte, semble-t-il, ses espérances sur cette nouvelle génération.¹⁸⁾

Citons ici une phrase de Mallarmé dans l’enquête de Jules Huret où il explique son attitude envers les jeunes.

Ce qui m’a donné l’attitude de chef d’école, c’est d’abord, que je me suis toujours intéressé aux idées des jeunes gens ; c’est ensuite, sans doute, ma sincérité à reconnaître ce qu’il y avait de nouveau dans l’apport des derniers venus.¹⁹⁾

<Sixième paragraphe>

A moins, échappât-on à l’embûche d’école, que ne reste, pour amplifier toute joie, la presse, entre tel krach et des scandales d’ordre privé, ivre de curiosité qui — elle ne saurait attendre à demain — Quoi? — Ce que vous pensez.. — dépêche un messenger tirer d’ici un oracle. — Justement je ne pense rien, jamais et si j’y cède, unis cette méditation à ma fumée au point de les suivre, satisfait, diminuer ensemble avant que m’asseoir à un poème, où cela reparaitra, peut-être, sous le voile — et tendant au visiteur le cigare, exclusif, qui défraiera tous interviews. <..Ce que vous pensez de la Ponctuation.> — <Monsieur> avec gravité <aucun sujet certainement n’est plus imposant. L’emploi ou le rejet de signes convenus indique la prose ou les vers, nommément tout notre art : ceux-ci s’en passent par le privilège d’offrir, sans cet

artifice de typographie, le repos vocal qui mesure l'élan ; au contraire, chez celle-là nécessité, tant, que je préfère selon mon goût, sur page blanche, un dessin espacé de virgules ou de points et leurs combinaisons secondaires, imitant, nue, la mélodie — au texte, suggéré avantageusement si, même sublime, il n'était pas ponctué.} Ou autre verbiage devenu tel pour peu qu'on l'expose, de persuasif, songeur et vrai quand on se le confie bas. Très bien, ainsi, voilà ce qu'il voulait savoir, le confrère emporte l'arrêt, sans permettre de l'avertir que, l'heure où son journal voudra traiter la question extensivement, je suis prêt à le faire en dix articles, au prix de — comme je n'en ai, du reste, aucune envie. Il a mis le pied dans l'ancre, extrait la dépouille subtile. <Une phrase> requérait son irruption tout de suite, ainsi que la cueillant puis la brandissant <qui résume le point de vue>. Exempte, il sait ce qu'il fait, malin, de toute fioriture ; coût et apprêt.. — <Serait-ce une phrase?> ou <Attendez, par pudeur> il s'éloigne <que j'y ajoute, du moins, un peu d'obscurité.>²⁰⁾

Ce paragraphe touche aux relations du littérateur avec le journaliste.

D'une part, il y a un journaliste, "malin" et pressé que "la presse", "ivre de curiosité" "dépêche" auprès d'un poète "pour tirer (de lui) un oracle", ou, en effet, un article de remplissage mis "entre tel Krach et des scandales d'ordre privé". Il fait "irruption" chez le poète et le "requ (iert)" "tout de suite" "une phrase" "qui résume le point de vue", "exempte de toute fioriture", en un mot, une phrase convenable pour un article de remplissage. Et puis, sitôt qu'il "la cueill(e)", il quitte le poète sans plus l'écouter.

D'autre part, il y a un poète qui sait bien que tout mot "de persuasif, songeur et vrai quand on se le confie bas" dégénère en "verbiage" "pour peu qu'il l'expose". Il essaye donc, en face du journaliste, d'étendre "le voile" de la fumée sur sa méditation et d'"ajoute(r), du moins, un peu d'obscurité" à sa phrase "par pudeur".

Mallarmé définit ainsi avec humour et ironie, le contraste entre le poète et le journaliste, contraste qui est lié à celui qui oppose le livre et le journal. Pour Mallarmé, les journaux sont "les diversions à portée maintenant" qui conviennent à "la disposition (à la) hâte", tandis que le livre est "l'expression totale de la lettre" "où vit l'esprit satisfait" ou en "plénitude."²¹⁾

Mais, cela ne veut pas dire que Mallarmé dénie toute signification au journal. En effet, de 1896 jusqu'à sa dernière année (1898), Mallarmé publie des articles dans divers journaux. Par exemple, en 1892, il publie un certain nombre d'articles en français dans le journal de Londres, *The National Observer*, et en 1893, un article dans *Le Journal*, un des quatre grands journaux parisiens du moment. Au reste, sa réponse à l'enquête intitulée <Sur l'Evolution Littéraire>, étude entreprise par Jules Huret, publiée dans *l'Echo de Paris*, journal parisien, du 14 mars 1891, a pour résultat de faire connaître son nom urbi et orbi. C'est ainsi que l'attitude de Mallarmé à l'égard des journaux n'est jamais simplement critique.

Or, dans ce paragraphe, un autre sujet "imposant" est abordé en tant que sujet possible d'interview. C'est la question de "la Ponctuation". Mallarmé insiste ici sur la "nécessité" de la ponctuation en prose, en rapprt avec ce qui sépare les vers de la prose, ce dont témoignent en fait ses œuvres en prose, sans parler de l'article <Solitude>.

<Septième paragraphe>

Intermède pour dériver la plaisanterie, très loin, du sentiment qui porte le débutant à se serrer contre

ceux, férus de l'endoctriner. La rare pratique marquant l'existence littéraire ou capable de la simuler, s'atteste, là, d'une réciprocité funeste. Même stagnance apportée par l'un à l'autre groupe ; que le départ en soit dans le conseil ou l'admiration. Les gens d'idéal doivent très peu, excepté aux primes années de surprise, entre adeptes découvrant même rite, causer : libres ensuite pour une volte.. sauf celle d'usurper, parallèlement à maintes besognes ordinaires renoncées comme avisa la vocation et en cette absence, plus tard, des charges, vagues, sans rapport à un maintien secret. Neutre, le nôtre, qui, l'oubli de débouchés, quels qu'ils soient, frelatés et criards, se mène à l'ombre de feuillages étendant une forêt, ou sur l'asphalte indifférent pourvu qu'on porte la solitude.²²⁾

Ce paragraphe est un "intermède pour dériver la plaisanterie (mot qui a à peu près le même sens que la "farce" déjà mentionnée dans le cinquième paragraphe), très loin, du sentiment qui porte le débutant à se serrer contre ceux, férus de l'endoctriner". Et en même temps, c'est une variation développée du cinquième paragraphe dont le sujet porte sur les relations entre maître et disciple. Ici, Mallarmé souligne "une réciprocité funeste" dissimulée dans les relations entre maître et disciple et une "stagnance apportée par l'un à l'autre groupe" littéraire. Et il conseille aux "gens d'idéal" d'être discrets "entre adeptes découvrant même rite" et une fois libérés sans s'embarrasser d'aucune doctrine, ils sont libres "pour une volte" ou un essor spirituel. Au plus, il présente "un maintien secret" et "neutre" comme "le nôtre" selon lequel, pratiquant "l'oubli de débouchés, quel qu'il soit, frelatés et criards", on doit choisir d'aller "à l'ombre de feuillages étendant une forêt ou sur l'asphalte indifférent pourvu qu'on porte la solitude". Car, pour Mallarmé, la nature "offre le recours d'une liturgie privée ou d'une fête solitaire", pour emprunter les mots de Bertrand Marchel²³⁾, et la cité (que représente "l'asphalte indifférent") nous obligera à réfléchir sur la signification qu'elle doit prendre, "pourvu qu'on porte la solitude", en raison même de son "défaut de sociales bases et d'un couronnement de l'art"²⁴⁾.

<Huitième paragraphe>

Spécieusement alors, pourquoi, si ce n'est en vue d'ouvrager, comme disait l'autre, tout à l'heure intrus, qui m'en priait, quelque phrase, par exception, venue heureusement, soit qu'en dissertant de thèmes essentiels le rythme a chance de contours et lignes purs — je disais : pourquoi, quant à moi avec présomption, mes amis, entonner ce qui ne rend de charme que tu en accompagnement à de la distraction. La menace de dissiper, en y touchant à même ou à part, des vérités, qui le sont à l'état de gammes, accords posés préluant au concert : tout silence, mieux, envers un art lui-même de paroles — hors les prestiges et l'inspiration. Quand un parleur affirme, en un sens plutôt qu'à l'opposé, une opinion esthétique, généralement outre l'éloquence, qui séduit, s'en défalque une sottise parce que l'idée aux coups de croupe sinueux et contradictoires ne se déplaît, du tout, à finir en queue de poisson ; seulement refuse qu'on déroule celle-ci et l'étale jusqu'au bout comme un phénomène public.²⁵⁾

Ce paragraphe explique pourquoi, "alors", Mallarmé lui-même "entonne" "avec présomption" "ce qui ne rend de charme que tu en accompagnement à la distraction", comme s'il trahissait à ses propres paroles ou tombait en contradiction avec lui-même. Nous verrons que ce thème est indiqué plus clairement dans la version de la *Revue Blanche*.

Spécieusement alors, pourquoi, dans des articles — dont un, le dernier, clôt la dizaine — (...), — je disais: pourquoi, avec présomption quant à moi, mes amis, avoir entonné ce qui ne donne de charmes que tu, en accompagnement de la distraction.²⁵⁾

Rappelons ici que *Variations sur un sujet* se compose d'onze articles et que *Particularités*, première version de *Solitude*, en est le dixième.

Or, Mallarmé répète, dans ce paragraphe aussi, “la menace de dissiper, en y touchant à même ou à part, des vérités, qui le sont à l'état de gammes, accords posés préluant au concert”, c'est-à-dire, qui le sont à l'intérieur de l'âme, âme qui “est une mélodie”. Et il dit, “tout silence, mieux, envers un art lui-même de paroles”, parce que l'art de paroles s'exprime lui-même justement par des paroles. Alors, pourquoi “entonner” ou affirmer?

Selon Mallarmé, il ne s'agit pas nécessairement du fait d'affirmer en lui-même mais du sens (ce que suggèrent les mots “en un sens plutôt qu'à l'opposé”) et de la manière d'affirmer. Il pourra être inévitable de “finir en queue de poisson” si l'on tente d'affirmer “l'idée aux coups de croupe sinueux et contradictoires” (ce qui nous rappelle la “chimère”²⁷⁾ ou la sirène, idée difficile à saisir et à exprimer qui résiste à une expression sous une forme parfaite. Ce qui fait problème est donc de “déroule(r)” cette queue de poisson et de “l'étale(r) jusqu'au bout comme un phénomène public” : acte qui n'abouti qu'à offenser “l'idée”. C'est aussi l'acte que, dans *Le mystère dans les Lettres*, Mallarmé critique avec rigueur quand il fustige les “criards” qui se pressent d' “exhiber” n'importe quelle opinion “en camelots”.

D'exhiber les choses à imperturbable premier plan, en camelots, activés par la pression de l'instant, d'accord — écrire, dans le cas, pourquoi, indûment, sauf pour étaler la banalité.²⁸⁾

〈Neuvième paragraphe〉

J'attribue à la conscience de ce cas, dans un temp que deux hommes ne se sont, peut-être, malgré la grimace à le faire, entretenus, plusieurs mots durant, du même objet exactement, la restriction qui garde des interlocuteurs de rien livrer à fond et de prêter souci; mais les persuade, par ruse mutuelle avec de la bravade, reliquat des surannés combats d'esprit généreux et baroques ou conformément au monde dont les lettres sont le direct affinement — de soustraire autant que révéler sa pensée, le premier; le second, de saisir, obstinément, autre chose — pour réserver leur intégrité, quand un besoin cordial les leurre à se rencontrer.²⁹⁾

Dans ce dernier paragraphe, Mallarmé indique, pour ainsi dire, une attitude défensive à prendre dans les relations sociales, en conclusion de ce qu'il a dit jusqu'ici dans cet article.

Il est plutôt banal que “deux hommes ne se sont (...) entretenus, plusieurs mots durant (c'est-à-dire, succinctement), du même objet exactement”, surtout à propos de l'art, à “notre époque”, “un interrègne pour l'art”³⁰⁾. Dans ces circonstances, Mallarmé “persuade” les “interlocuteurs” qui sont des “gens d'idéal” de se “garde(r) de rien livrer à fond et de prêter souci” et “par ruse mutuelle, (...) de soustraire autant que révéler sa pensée, le premier: le second, de saisir, obstinément autre chose”, “pour réserver leur intégrité, quand un besoin cordial les leurre à se rencontrer”. C'est aussi un moyen prudent d'éviter “l'enseignement”, ce qui ne fait que “contrain(dre) qui le donne et qui l'accepte, (bien

sûr) sauf une oeuvre”, selon Mallarmé.

En conclusion, comme nous venons de le voir, dans cet article, Mallarmé, tout en indiquant quelles sont les relations de “l’existence littéraire” “avec le monde”, fait remarquer ce qui est là “comme inconvenant” pour elle qui est “une” et “vraie” et suggère la fréquentation que, pour elle, il considère comme convenable, celle des gens d’idéal qui pourront être ses vrais confrères, surtout, celle des jeunes qui promettent. Et, dans ce cas, il fonde cette opinion sur une de ses thèses qui veut qu’ “il n’y a que soi” comme source de la littérature, thèse exposée dans le quatrième paragraphe et qui constitue l’essentiel de cet article. D’après cette thèse, “la solitude” doit constituer ce qui est nécessaire et indispensable à l’existence littéraire. C’est pourquoi il a changé le titre de l’article de <Particularités> en <Solitude>. Le mot “particularités” signifie, à mon humble avis, les circonstances particulières à l’existence littéraire dans ses relations avec le monde. Pourtant, ces particularités se réduiront finalement à “la solitude” inséparable de l’existence littéraire. En somme, il me semble que Mallarmé a changé de titre pour insister sur la nécessité de la solitude pour l’existence littéraire.

Au terme de cette étude, nous citerons ici une partie de la lettre de Mallarmé datée du 24 octobre 1890 réponse à celle de Paul Valéry où celui-ci demande des conseils à son précurseur respecté. C’est une texte, à mon avis, qui reflète en effet les idées de Mallarmé sur les relations entre le “vieillard presque” et les jeunes, idées reprises dans cet article, bien que la lettre manifeste aussi une certaine nostalgie que l’auteur éprouve quand il évoque sa propre jeunesse.

Quant’à des conseils, seule en donne la solitude et je vous l’envie, en me rappelant les heures de province et de jeunesse, par là-bas de votre côté, que je ne retrouverai plus...³¹⁾

Notes

- Pour interpréter ce texte, je me suis référée principalement aux deux livres suivants:
Robert Greer Cohn : *Mallarmé’s Divagations (A guide and Commentary)* : pp.262-371: Peter Lang Publishing, inc., New York, 1990
『マラルメ全集Ⅱ デイヴァガシオン他』 pp.325-330 「孤独」 豊崎光一訳 筑摩書房, 1989

Abréviation

C.P. : Stéphane Mallarmé: *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, préface d’Yves Bonnefoy, collection Poésie, Gallimard, Paris, 1985

O.C. : Stéphane Mallarmé: *Oeuvres complètes*, texte établi et anoté par Henri Mondor et G.Jean-Aubry, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1945

R.B. : *La Revue Blanche Tome ix Deuxième Semestre 1895*, Slatkine Reprints, Genève, 1968

- 1) *Bibliographie*, C.P. p.339
- 2) *Solitude*, C.P. p.311
- 3) *Crise de vers*, C.P. p.245
- 4) *ibid.* p.250

- 5) *Solitude, C.P.* p.311
- 6) *Sauvegarde, C.P.* p.330
- 7) *La Musique et les Lettres, O.C.* p.637
- 8) *Solitude, C.P.* p.311
- 9) *Particularités, R.B.* p.419
- 10) *La Gloire, C.P.* p.98
- 11) *Solitude, C.P.* pp.311-312
- 12) *Offices, C.P.* p.286
- 13) *Sur l'Évolution littéraire, C.P.* p.392-393
- 14) *Solitude, C.P.* pp.312-313
- 15) *Le Genre ou des modernes, C.P.* p.207
- 16) *Crise de vers, C.P.* p.248
- 17) *Particularités, R.B.* p.419
- 18) Quant aux relations de Mallarmé avec les jeunes, voir:
福井芳男, 阿部良雄 他篇【フランス文学講座 3 詩】大修館書店, 1879, 第10章 象徴主義
の成立 四くサンボリストたち, (松室三郎著)
- 19) *Sur l'Évolution littéraire, C.P.* p.392
- 20) *Solitude, C.P.* pp.313-315
- 21) *Quant au Livre, C.P.* p.254
- 22) *Solitude, C.P.* p.315
- 23) Bertrand Marchal, *La Religion de Mallarmé*, p.348, José Corti, 1988
- 24) *Bucolique, C.P.* p.306
- 25) *Solitude, C.P.* pp.315-316
- 26) *Particularités, R.B.* p.421
- 27) *Crayonné au théâtre, C.P.* p.178
- 28) *Le mystère dans les Lettres, C.P.* p.275
- 29) *Solitude, C.P.* p.316
- 30) *Le Genre ou des modernes, C.P.* p.206
- 31) Henrie Mondor, *Vie de Mallarmé*, p.583, Gallimard, 1941

Mariko SHIGEMITSU (言語文化学科国際コミュニケーションコース)

(2005. 11. 8 受理)